

armées du prince Frédéric-Charles, du prince Fritz et du maréchal Steinmetz, eut l'idée de réunir autour de Metz, le camp retranché de la France, toutes les troupes éparpillées de divers côtés, afin d'avoir à opposer des masses réelles aux masses ennemies.

« Le point où cette concentration avait le plus d'intérêt était Borny, petit village placé entre les routes de Boulay et de Saint-Avoid et Forbach. C'était par là que l'ennemi s'avancait, plus assuré, presque triomphant depuis sa facile victoire de Styring.

« Aussi, dimanche 14 août, tandis que l'on décidait que la ligne de la Moselle serait passée, et que toutes les troupes laisseraient Metz derrière elles, un grand mouvement se fit dans le camp français.

« Le général Admirault se préparait à tourner Metz par le nord et se séparait ainsi du général Decaen, qui allait traverser la ville lorsque l'ennemi, bien établi en face de nous, à Noisseville, Montoy et Coincy, eut la malencontreuse idée de nous envoyer un coup de canon.

« Les troupes s'arrêtèrent dans leur marche. Les soldats du général Admirault, qui déjà partaient par la ravine de Vallière, se retournèrent et marchèrent sur les Prussiens. En un instant la canonnade s'étendit ainsi de Vallière à Grigy, par Borny, sur une longueur de près de deux lieues. Jamais les Prussiens n'avaient supporté une telle attaque.

« La canonnade dura de quatre heures à cinq. Elle s'interrompit une heure, pour laisser l'infanterie et les mitrailleuses faire leur office, puis elle reprit de six heures à huit heures trente-cinq minutes, ne s'arrêtant que lorsque l'ennemi eut complètement abandonné ses positions. C'était une victoire, et c'est bien certainement le plus glorieux fait d'armes de la campagne. L'ennemi laissait huit mille morts sur le champ de bataille, et nous en avons à peine perdu mille !

« Le général Picard, commandant une des divisions de la garde impériale, me disait le lendemain que jamais il n'avait rien vu d'aussi terrible que le champ de bataille de Borny. On y voyait des rangs d'hommes couchés, dans l'ordre qu'ils occupaient. On retrouvait les vivants sous les morts !... C'était l'ouvrage des mitrailleuses françaises. Avouons du reste que les canons d'acier des Prussiens nous ont fait aussi bien du mal !

L'EMPEREUR A LONGEVILLE.—AFFAIRE DU 15 AOUT.

« C'est de la bataille de Borny que l'Empereur parlait dans sa dépêche datée de Longeville, 14 août au soir. Cette bataille coïncidait avec notre passage de la Moselle ; elle en assurait même la sécurité, puisqu'elle empêchait les trois corps prussiens de marcher de compagnie ; mais elle avait eu lieu à une vingtaine de kilomètres de l'endroit où la dépêche faisait supposer qu'elle s'était livrée.

« L'empereur, parti de Metz à trois heures et demie, ce même dimanche 14 août, s'était rendu à Longeville, petit village placé sous Metz, sur la route de Verdun. Il habitait chez le colonel Hénoque, bon propriétaire de l'endroit. Son état-major campait dans les prairies du voisinage.

« Toujours admirablement renseignés, les Prussiens songèrent à enlever l'Empereur. Cachés la nuit dans les petits bouquets d'arbres du château de Frescaty et des fermes d'Orly et de la Maison Rouge, situés en face de Longeville et de l'autre côté de la Moselle, ils firent, le 15 août, passer le pont du chemin de fer à un escadron de uhlans, tandis qu'ils dirigeaient le feu de leur artillerie sur le village de Moulins, situé à gauche de Longeville, et sur la route à droite, pour intercepter les secours.

« Mais, sous leur feu, notre génie fit sauter le pont du chemin de fer, et les uhlans, trouvant à Longeville des forces considérables, et ayant la voie de retour coupée, durent se rendre tous, presque sans coup férir.

« Pendant la reddition, le fort de Saint-Quentin, qui domine de ce côté, envoyait des boulets aux batteries prussiennes et témoignait leur feu. C'est le début de la garde mobile, et c'est un heureux début.

COMBAT DU 16.—BATAILLE DE GRAVELOTTE QU'ON DÉSIGNE AUSSI SOUS LE NOM DE BATAILLE DE DONCOURT ET DE VIONVILLE.

L'armée prussienne massée dans les bois, voulant tenter un grand coup pour le 16, avait à peine montré ses éclaireurs, si peu que cette fois, contrairement à tout ce qui s'est passé depuis le début de la guerre, aucun uhlans n'avait été amené au camp depuis deux jours.

A dix heures moins un quart, la première ligne de bataille prussienne, qui avait mitrillé nos dragons, tombait à l'improviste sur nos premiers campements.

Les soldats étaient en train de faire la soupe, en manche de chemise ; l'artillerie n'avait point ses chevaux sellés, ce fut une véritable débâcle. Le 93e, le 4e et le 10e de ligne appartenant à la 2e division du corps d'armée du maréchal Canrobert, et la division Frossard furent criblés de balles et de mitraille.

En quelques minutes l'armée tout entière fut sous les armes et les lignes de bataille se formèrent avec un ensemble merveilleux ; on eût dit en voyant ces masses se mouvoir avec cette précision et cette régularité, que tous les soldats qui les composaient étaient soudés ensemble. Le corps d'armée du maréchal Canrobert tenait l'aile droite, le corps Frossard l'aile gauche.

Pendant ces premiers mouvements, les zouaves, les grenadiers et les voltigeurs de la garde, campés devant Gravelotte, traversèrent le village au pas gymnastique, en chantant, en criant :

—Entin, disaient-ils tous, nous allons donc les voir. Erreur, les Prussiens ne se montrent point, car sans cela il n'en resterait plus depuis longtemps.

La garde tout entière, partagée en deux parties, à l'exception pourtant de l'artillerie qui se maintint à l'aile gauche pendant toute la journée, se massa rapidement derrière les lignes de bataille disposées les unes derrière les autres en échelons.

Un feu nourri éclata immédiatement sur tout le front, qui s'étendait sur une longueur de deux lieues environ.

Vous n'avez jamais vu un endroit plus incroyablement disposé par la nature pour une immense et horrible bataille.

Il est traversé au milieu par la route de Paris, route bordée de chaque côté d'immenses peupliers.

Ce ne sont que des séries de ravins, des collines énormes couvertes à l'arrière, du côté des Prussiens, par des bois où ils pouvaient facilement s'abriter à gauche et à droite, il y avait également des bois, un surtout, à l'extrême gauche, pour lequel on a craint pendant une partie de la journée.

L'armée française, après s'être massée au premier plan dès le début de la journée, installe ses batteries sur les collines

Malheureusement des batteries prussiennes placées sur des

hauteurs situées à 15 ou 1,800 mètres, immédiatement en face de nos canons, lancent un feu nourri qui tue nos servants.

Des charges de cavalerie horribles se lancent ensuite sur les batteries et essayent d'enlever les pièces.

C'est pendant une heure, un horrible carnage.

Des forces considérables se logent devant le bois situé à gauche ; la réserve se masse dans les vallons immédiatement au bas et à l'arrière de notre front de bataille.

L'action augmente d'intensité à tout instant. Les détonations ne s'arrêtent pendant quelques minutes que pour reprendre de plus belle et faire entendre leur formidable voix.

Peu à peu le combat se déplace et se porte au centre, immédiatement à gauche de la route de Gravelotte à Thionville.

Pendant toute la journée il se fait là, de chaque côté, un carnage horrible.

L'artillerie de la garde et la garde toute entière donnent. Le bois est évité ; on le dépasse sans encombre et la ligne s'étend à l'aile gauche pendant que le feu cesse presque à la droite. A mesure qu'un régiment est obligé de se replier, d'autres le remplacent ; nos soldats font des prodiges de valeur et s'acharnent d'autant plus que l'ennemi se montre le plus rarement qu'il peut.

Vous dire les prodiges de valeur qui ont été accomplis pendant cette bataille de près de 12 heures, est chose impossible. Je vais essayer de vous en citer quelques-uns.

A un certain moment, la 5e batterie du 8e est chargée par deux gros pelotons de dragons et de uhlans ; il n'y a plus de servants, un artilleur couché près de sa pièce a le temps de faire feu deux fois de suite.

Les cavaliers se troublent et reculent, mais bientôt ils reviennent avec plus de fureur. Il n'y a plus qu'un chef d'escadron sur la batterie. Il reçoit l'ennemi debout avec un revolver dans chaque main, et 20 chasseurs à pied commandés par le sous-lieutenant Grandjean, envoient un feu tellement nourri aux dragons et aux uhlans qu'ils les font reculer et parviennent à sauver les pièces. Il est des batteries qui ont été prises et reprises deux fois.

D'autres ont été sauvées par l'énergie de leurs conducteurs.

Les cavaliers prussiens ne cherchaient qu'à leur couper le bras gauche à coups de sabre pour leur faire lâcher les rênes.

Les grenadiers de la garde ont été fortement entamés.

Parmi les régiments qui ont encore horriblement souffert, citons : le 8e, le 26e, le 66e et le 67e.

Au 93, 40 officiers ont été tués.

Dans une compagnie du 9e chasseurs à pied, il n'est revenu que 40 hommes.

Partout les officiers servaient de point de mire aux Prussiens et partout on les décimait. On me cite encore parmi les morts le colonel du 60e et tant d'autres encore.

Le général Bataille a reçu presque au début une blessure dans l'aîne, un autre officier supérieur a eu, me dit-on, un œil crevé par une balle.

Ce n'a été, du reste, pendant toute la journée, qu'un long défilé de blessés qui arrivaient aux ambulances à pied, dans des cacolets ou sur des brancards.

J'ai vu des blessures effroyables, des membres emportés, des déchirures horribles, des coups de sabre effrayants.

Un malheureux lieutenant d'artillerie a eu tout le bas de la figure broyé par un éclat d'obus, et, comme il se soutenait encore, c'est à pied qu'il a voulu regagner la grande ambulance, d'où, par gestes, il a demandé à être ramené sur le champ à Metz.

Les blessés prussiens étaient nombreux aussi dans nos ambulances, et, chose à remarquer, presque tous étaient blessés dans le dos.

Un officier de dragons a reçu, lui, une balle au milieu de sa cuirasse ; elle l'a troué comme avec l'emporte-pièce, et, après avoir traversé un journal plié en quatre sur sa poitrine, elle l'a grièvement blessé.

Chose curieuse, ce journal était le *Peuple français* du 9, et la balle avait passé au milieu d'un rapport signé Chevandier de Valdrôme et qui constatait nos premiers échecs.

Si nos pertes sont grandes, celles des Prussiens sont considérables. Un sergent du 8e de ligne, je crois, a tué un général prussien, dans la poche duquel il a trouvé une écharpe de soie aux couleurs françaises.

Le prince Albert a reçu trois blessures et serait, assure-t-on, mort en chemin de fer en regagnant la Prusse.

Je dois vous signaler l'empressement des vivandières autour des malheureux blessés ; toutes ont vidé leurs tonneaux pour donner à boire aux soldats qui souffraient. Les cantinières des zouaves et le cantinier du régiment d'artillerie montée de la garde ont accompli des prodiges de dévouement.

Vers six heures et demie, la bataille a changé de face, le maréchal LeBœuf avec tout un corps d'armée est allé surprendre l'ennemi en flanc par la route de Gravelotte à Verdun.

A ce moment la bataille a paru se diviser en deux et les pertes des Prussiens ont augmenté encore.

Il a fallu la nuit pour faire cesser le feu.

En somme, c'est une victoire, car ce matin l'ennemi a abandonné ses positions pour se replier, dit-on, vers ses frontières. Notre armée essaye en ce moment de le cerner.

Avant de partir les Prussiens ont envoyé encore une patrouille de uhlans en éclaireurs, et ces soldats ont tiré sur les infirmiers et médecins qui allaient relever les blessés.

C'est, du reste, dans les habitudes de ces soldats sans cœur, que nous soignons comme nos frères blessés.

BATAILLE DU 18 AOUT.

Encore un combat de géants, combat acharné, meurtrier, horrible boucherie de neuf heures et demie !

On sait que le combat du 16 avait eu pour conséquence d'empêcher la jonction du corps de l'archiduc Frédéric-Charles avec celui du maréchal Steinmetz. L'ayant-garde du maréchal avait été repoussée de Doncourt, tandis que l'armée entière du prince avait été délogée de Gravelotte, Vionville et Mars-la-Tour.

Mais dans cette affaire le corps du prince avait seul éprouvé des pertes considérables. Celui de Steinmetz n'avait presque pas été engagé.

Aussi le maréchal Bazaine avait-il pris les mesures les plus sages pour observer les moindres mouvements de son dangereux ennemi.

Sans abandonner le vaste plateau illustré par sa victoire du 16, il fit avancer vers le nord, du côté de Briey, une partie de son armée.

Alors nos soldats purent jouir de ce spectacle étrange que j'ai vu une fois déjà à Forbach...

Tandis qu'ils occupaient, l'arme au pied, les hauteurs de Saint-Privat et de Sainte-Marie-aux-Chênes, ne voyant rien devant eux qu'une sorte de vallon dont le versant qui leur faisait face est couronné d'arbres touffus sur une longueur de

plus d'une lieue, nos soldats aperçurent tout à coup une sorte de grouillement sous les taillis. La base des arbres devint plus noire, puis des milliers de points brillants apparurent...

C'était l'ennemi qui avait passé deux jours et deux nuits dans la forêt de Moyeuves, et qui tout à coup en sortait.

Mais le maréchal Bazaine, qui paraît connaître ces ruses de guerre aussi bien que les Prussiens eux-mêmes, s'était mis en position juste à temps.

A onze heures précises, des deux côtés, les lignes se couvraient de feu. Canons, mitrailleuses, fusils, tout donnait. Les obus prussiens pleuvaient chez nous, faisant d'affreux ravages. Nos mitrailleuses couchaient les soldats ennemis par rangs comme à Borny.

Les vivants prenaient la place des morts. Plus d'un régiment a brûlé toutes ses cartouches, plus d'une batterie a épuisé toutes ses munitions. Jamais on ne s'est tué avec cette rage. La nuit seule, la nuit noire a interrompu la fusillade et la canonnade.

Mais nous n'avions pas perdu un pouce de terrain dans cette bataille à distance, tandis que dès sept heures l'ennemi ne se devinait plus qu'au jugé. Il s'était replié, toujours silencieux et sombre, dans la forêt de Moyeuves.

C'est encore une victoire, mais les pertes sont considérables des deux côtés.

Ce matin, à cinq heures, nos soldats, toujours placés sur les mêmes positions de Sainte-Marie-aux-Chênes à Privat, sondaient la forêt à coups de canon ; mais l'ennemi ne répondait pas.

LES BATAILLES DU 30, DU 31 AOUT ET DU 1ER SEPTEMBRE—OU BATAILLES DE SÉDAN.

L'armée de MacMahon en quittant Châlons pour s'avancer vers les Ardennes, avait pour mission, nos lecteurs le savent, de dégager l'armée du maréchal Bazaine restée à Metz. Pour que son mouvement réussit, MacMahon devait atteindre Sedan, traverser la Meuse et se porter sur Metz avant que les Prussiens qui s'avançaient vers Paris n'eussent pu changer la direction de leur marche et se placer entre Sedan et Metz.

Dans tous les cas, il fallait, si une bataille s'engageait, que les 150 ou 180 mille hommes du maréchal pussent combattre séparément chacune des armées ennemies. On espérait que les choses se passeraient ainsi, car les Prussiens avaient commis la faute d'étendre beaucoup trop leurs lignes. L'armée du prince de Prusse était à deux jours de marche du centre, que commandait le prince de Saxe. Mais pour une cause encore ignorée, les Français qui étaient partis le 21 août de Châlons, n'avaient pas encore traversé la Meuse le 29. Ce délai est attribué par les correspondances télégraphiques à la nécessité d'attendre de Paris des renforts, des vivres et des munitions qui, du reste, ne paraissent pas être arrivés à temps.

Quoi qu'il en soit, les Prussiens, qui ne s'étaient mis que le 24 à la poursuite de MacMahon, atteignaient le 30 son arrière-garde postée entre Mézières et Sedan. Cette fois encore, il y eut des fautes commises. Le 5e corps, commandé par le général de Failly, fut repoussé par l'ennemi, et il fallut que toute l'armée intervint pour le dégager. Cependant, la situation n'était pas compromise. On n'avait à combattre que le centre prussien, c'est-à-dire trois ou quatre corps d'armée. Le prince de Prusse, bien qu'il eut forcé sa marche, n'était pas encore arrivé.

Le lendemain, 31 août, une bataille générale s'engagea dans laquelle les Prussiens furent battus. Attirés dans un piège par MacMahon, pris entre le feu de nos troupes et le canon de la place de Sedan, ils subirent des pertes terribles. Malheureusement, leur défaite ne fut pas assez complète pour les empêcher de recommencer la bataille le jeudi 1er septembre.

TRISTE DÉNOUEMENT.

Le jeudi 1er septembre, les troupes françaises, qui avaient reçu des renforts, occupaient une forte position s'étendant de Bazeilles à Douzy, et de là à Maizy, sur la ligne du chemin de fer. A cinq heures du matin, les Prussiens recommencèrent la bataille en faisant une attaque simultanée contre le front et le flanc gauche des Français. La lutte a été d'abord un combat d'artillerie. Les batteries tiraient des deux côtés avec la plus grande rapidité, mais il était évident que les Français avaient moins de bouches que les Prussiens.

Vers midi une charge terrible a été faite à Douzy par l'infanterie prussienne, dans le but d'enfoncer le centre français, mais après une lutte acharnée, les Prussiens ont été rejetés en arrière. Une trêve momentanée se fit vers une heure. Le feu devint moins vif, mais ce n'était que le prélude d'une nouvelle attaque.

A deux heures, un mouvement général a été fait par les Prussiens ; des masses compactes d'infanterie ont chargé les batteries des Français. Ceux-ci ont résisté pendant une heure aux charges ennemies. Mais à trois heures leurs lignes ont reculé ; puis elles se sont rompues. On croit que c'est pendant cette dernière attaque que MacMahon a été sérieusement blessé.

L'armée française reculait en désordre. Le champ de bataille présentait un aspect terrible. De tous côtés, des soldats abandonnant leurs rangs, fuyaient en jetant leurs armes. Les Prussiens marchaient résolument en avant, afin de couper à leurs adversaires la retraite du côté de la Belgique. Ils employaient la baïonnette contre les masses désorganisées des Français.

La nuit mit seule fin au carnage. Les lignes prussiennes s'étendaient, comme un cercle de feu, autour de Sedan.

CAPITULATION.

Napoléon III était resté dans la ville de Sedan pendant toute la durée de la bataille. Vers deux heures et demie, un message lui fut envoyé par un de ses généraux, pour lui conseiller de fuir en Belgique ; mais il s'est dit trop malade pour entreprendre ce voyage. A sept heures du soir, lorsque la bataille était à peine terminée, il a écrit au roi Guillaume une lettre dans laquelle il disait :

« Comme je ne puis mourir à la tête de l'armée, je dépose mon épée aux pieds de votre majesté. »

Cette lettre a été remise au roi par le général Lepic, aide de camp de Napoléon. Guillaume 1er était profondément ému. Jusqu'à ce moment, les prussiens ne savaient pas positivement que l'empereur fût avec l'armée de M. Mahon.

Le lendemain matin, 2 septembre, à 7 heures, Napoléon a quitté Sedan pour se rendre au quartier général du roi à Vendresse, entre Sedan et Mézières. On rapporte qu'avant de partir, il a ordonné la capitulation de l'armée malgré les protestations des officiers, et par suite de l'horreur que lui avait causé le carnage de mercredi et de jeudi.

Le vendredi matin, les prussiens se préparaient à attaquer Sedan, qui n'était pas en position de résister, lorsqu'à midi,